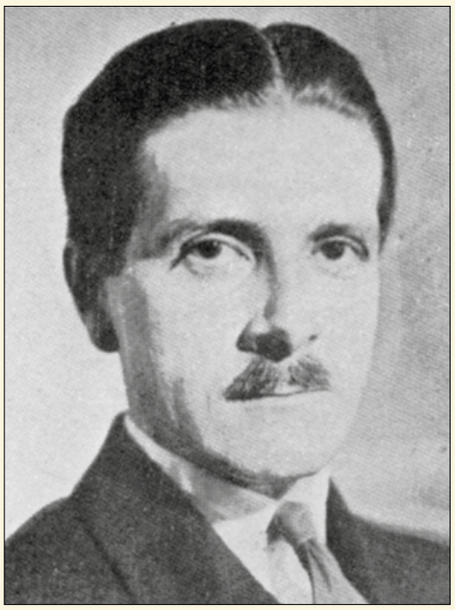
Jean Aubert Loranger

Poèmes

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Horatio Walker (1858-1938), *Le Crépuscule* (1916),
collection du Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ).



Jean Aubert Loranger (1896-1942).

Poèmes

Pour ma mère

Préliminaire

Que deviendra mon cœur

Que deviendra mon cœur
Desserti de ton amour...

La breloque, dont s'éteint,
Au souvenir, le vestige
Qu'elle avivait du passé,
Ne vaut que son pesant d'or,
Au plateau de la balance.

Et pour t'avoir tant aimé,
Enchâssé dans ton étreinte,
Ce cœur, que tu désavoues,
Ne se rajeunira pas
De l'or dont il est usé.

Marines

Ébauche d'un départ définitif

Pour Marcel Dugas

Encore un autre printemps,
Une nouvelle débâcle...

Le fleuve pousse à la mer
L'épaisse couche de glace
D'un long hiver engourdi,
Tel, avivé, repousse à
Ses pieds, le convalescent
Des draps habités d'angoisse.

Comme sa forme mobile,
Jamais repu d'avenir,
Je sens de nouveau monter,
Avec le flux de ses eaux ;

L'ancienne peine inutile
D'un grand désir d'évasion.

Et mon cœur est au printemps
Ce port que des fumées endeuillent.

Mais je n'ai pas accepté
D'être ce désemparé,
Qui regarde s'agrandir,
À mesurer la distance,
Un vide à combler d'espoir.

Je ne serai pas toujours
Celui qui refait l'inverse
De la jetée, vers sa chambre
Où règne la conscience
D'un univers immobile.

Les câbles tiennent encore
Aux anneaux de fer des quais,

Laisse-moi te le redire,
Ô toi, l'heureux qui s'en va,
Je partirai moi aussi.

J'enregistrerai sur le fleuve
La décision d'un tel sillage,
Qu'il faudra bien, le golfe atteint,
Que la parallèle des rives
S'ouvre comme deux grands bras,
Pour me donner enfin la mer.

Un port

Pourtant, je me souviens encore
De ce petit port au couchant,
Où mon rêve a voulu se plaire.

Les filets tendus pour sécher,
Sur les quais et dans les mâtures,
Vieillissaient le fond de la crique
Comme des toiles d'araignées.

Des barques, arrivées du large,
Mouillaient, le long de la jetée,
Sans casser leur ligne de file,
Pareilles à un membre transi
Trop engourdi pour se détendre.

Tous les marins laissaient alors
Dormir, au plus profond des cales,
Les rapaces désirs du gain,
Que font surgir, dans tous les cœurs,
Les marées montantes à l'aube.

Et c'était le meilleur d'eux-mêmes
Que berçaient, lentement ce soir,
Les roulements doux des misaines.

Et dans le jour s'affaiblissant
Où s'allumaient les feux des phares,
J'entendis tomber, goutte à goutte,
Du campanile de la ville,
Le trop plein des sons alourdis
D'une heure lente et déjà vieille.

Les phares

Pour Alice

Tournoiements des feux des phares,
Au fond d'un soir de départ,
Où s'emplit d'ombre un vide immense,

Tournoiements alternatifs
Des phares sur l'horizon,
Relevé, dans le lointain,
Des distances douloureuses...

Ô le beau rêve effondré
Que broient des meules d'angoisse
Dans les phares, ces moulins
Dont tournent les ailes
Lumineuses dans la nuit...

Ô le beau rêve effondré
Que j'harmonisais jadis
Dans un chant crépusculaire...

Extase triste, pourtant,
D'un amour proche de la peine,
Espoir des choses lointaines.

Revivre, pour mieux mourir,
Ce passé déjà si loin
Où s'exultait la hantise
D'un départ définitif...

De la plus haute falaise,
Je regarde, dans la nuit,
D'autres phares sabrer l'ombre.

Le brouillard

I

Le brouillard solidifie l'air
Et nous recouvre, sans issue,
En d'oppressantes voûtes froides.

La distance qu'on a vu croître,
Et que mesurait le sillage,
Vient de sombrer au bout des yeux,

Et le bastingage a marqué
Le rond-point qu'assiège en exergue,
L'inutile espace insondable.

II

Je sais que d'autres paquebots,
Dissimulés dans le brouillard,
Sortent du golfe vers la mer.

Et du fond de l'espace, j'écoute
Leurs graves cris alternatifs
Monter dans le ciel obscurci.

Et dans ce triste et froid matin,
Par delà l'opaque brouillard,
J'entends, aux confins du pays,

Lancer, aux steamers de l'exil,
L'inutile appel éploré
Des sirènes d'un sémaphore.

Ode

Pour une voile que la brume
Efface au tableau de l'azur,
Pour un nuage au firmament
Dont se décolore la mer,
Pour une côte où brille un phare,
Pourquoi la plainte nostalgique,
Puisqu'à l'horizon le silence
A plus de poids que l'espace ?

Si le reflux de la marée
Oublie des voiles dans un port,
Pourquoi le grand désir du large
Et pleurer l'impossible essor ?
Tes yeux garderont du départ
Une inconsolable vision,
Mais à la poupe s'agrandit
Le désespoir et la distance.

La nuit que ton âme revêt
S'achemine vers le couchant
Voir à l'horizon s'effondrer
Ce que peut le jour d'illusion,
Et c'est bien en vain, que tu greffes
Sur la marche irrémédiable
De la nuit vers le crépuscule,
Le renoncement de tes gestes.

La mer bruit au bout du jardin

Comme l'orée d'une forêt,
Et le vieux port allume, au loin,
L'alignement de ses lumières.
Qui vient de dire ce que vaut,
À l'horizon, le jour enfoui,
Comme un bivouac sans relève,
Et le rêve qu'édifie l'ombre.

Et si la lampe qu'on éteint
Fait retomber sur tes yeux clos
Une plus obscure paupière,
Si l'ombre fait surgir en toi,
Comme le feu d'un projecteur,
Une connaissance plus grande
Encore de la solitude,
Que peux-tu espérer de l'aube ?

Et les matins garderont-ils,
Dans l'espace où le phare a tourné,
Une trace de ses rayons
Inscrite à jamais dans l'azur ?
Pour tes longues veillées stériles
Voudrais-tu l'aube moins pénible :
Glorieuse issue dans la lumière
De ce que la nuit vient de clore.

Moments

SUR LE MODE D'ANCIENS POÈMES CHINOIS HAÏKAIS & OUTAS

I

L'aube encadre un paysage

Au châssis de la fenêtre.
La lumière absorbe l'ombre,
Elle dissolidifie
Le volume de la chambre.

Je suis au petit début
Imprécis d'une journée
Que la pendule tapote,
Doucement, comme une glaise,
Pour lui faire un avenir.

Le grand silence m'enclot
Comme en une serre chaude
Où ma peine doit mûrir.

Il ne se peut pas, que j'aie
Attendu l'aurore en vain.
Il faut qu'il y ait, pour moi,
Le commencement, aussi,
De quelque chose...

II

L'averse tombe sur le toit :
Ma chambre sonore s'emplit
D'une rumeur d'applaudissement.

Avec le jour qui diminue,
La lampe grandit et m'atteint.
Je suis subitement confus,
Comme laisse seul et hué.

Et moi qui avais espéré
Trouver le crissement de joie,
Les pétillements de la pluie

Ont grignoté tout le silence
Dont mon rêve s'était parqué.

III

L'horloge cogne sur le silence
Et le cloue, par petits coups,
À mon immobilité.

Rien n'est plus de l'extérieur,
Ici, que la nuit d'ailleurs,
La nuit dans le corridor
Où ma lampe allume
L'espace ouvert d'une porte.

Des pointes d'ombre persistent
Attachées aux encoignures,
On dirait des découpures
D'une nuit encor plus vraie
Que la lampe a oubliées.

Je sais que le jardin vit
Par plus de détails, ce soir,
Qu'en l'oppression de la chambre.
Sur l'étang ridé au vent,
La lune allongée s'ébroue
Comme un peuplier d'argent.

IV

Minuit. La mesure est pleine.
L'horloge rend compte
Au temps de toutes les heures
Qu'on lui a confiées.

L'horloge sonne et fait sa caisse.

La nuit referme ses portes,
Et tous les clochers
Relèvent, au loin, les distances.
J'écoute mon cœur
Battre au centre de ma chair.

V

Le petit kiosque est rond,
Il est allumé
Par le milieu, et la nuit
D'autour colle aux vitres
Comme une noirceur de suie.

Et j'écris dans le kiosque,
Lanterne géante
Qui aurait beaucoup fumé.
– Parqué en mon rêve,
Je suis bordé de silence.

VI

Ainsi que des notes noires
Dans une portée,
Les oiseaux sont immobiles
Sur les fils de la
Clôture, au bout de l'allée.

Ma voix les a fait fuir.
Qu'importe l'essor,
Leur chanson était trop gaie,
Pour toute la peine

Dont se gonflait mon poème.

VII

La poussière est sur la route
Une cendre chaude
Où ma marche s'enregistre.
– Au pied des grands arbres,
L'ombre est endormie en rond.

Le soleil chauffe la plaine,
L'air chante, là-haut,
Dans les fils télégraphiques.
– Comme une eau qui bout,
L'air chante sous le soleil.

VIII

Les pas que je fais en plus,
Ceux hors de moi-même,
Depuis la forme du banc,
– La forme allongée
Du banc vert sous les lilas.

Et sous les chocs de mes pas,
Dans l'allée du parc,
Je me désarticulai,
Pareil à la caisse
Qu'on fait rouler sur ses angles.

IX

J'avais perdu mes limites,

Fondu que j'étais
Avec l'épaisseur de l'ombre.
– Comme c'est pareil,
Ouvrir ou fermer les yeux.

Mais le couloir s'alluma.
Ma chair oubliée
Se crispa, soudain touchée.
– Une aiguille claire,
Un rayon par la serrure.

X

Le vieux piano garde enclos,
Comme une momie,
L'accent de ton cœur brisé.
– Ô la chanson triste
Dont s'est habituée ma peine.

Triste chanson obstinée
À tous les refrains
De mes plus profondes joies,
– Momie éternelle
Que tu as scellée en moi.

XI

Je voudrais être passeur ;
Aller droit ma vie,
Sans jamais plus de dérive,
Soumis à la force
Égale de mes deux bras.

Je voudrais être passeur ;

Ne plus fuir la vie
Mais l'accepter franchement,
Comme on donne aux rames
La chaleureuse poignée de mains.

XII

La lampe casquée
Pose un rond sur l'écritoire.
– Une assiette blanche.

XIII

Et j'attends l'aurore
Du premier jour de sa mort.
Déjà ! Se peut-il ?

XIV

L'aube éveille les coqs,
Et tous les coqs, à leur tour,
Réveillent le bedeau.

XV

L'aube prend la lampe,
Au pavé des pas pressés,
– La première messe.

XVI

Du milieu de la rivière,
Les bras du passeur
Firent remuer, au loin, des arbres.
– Je vis ta maison
Toute blanche sur la côte.

On l'aurait cru chaste alors,
Tant son toit de chaume
Bien peigné ; et puis, les stores,
Des paupières baissées
Sur les fenêtres de face.

XVII

Le phare, comme un moulin,
Dont tournent les ailes
Lumineuses dans la nuit,
Broyait, en mon cœur,
Un grand désir effondré.

Las d'attente prolongée,
Sans plus rien d'espoir,
J'ai regagné la falaise.
– Je revis la mer,
D'autres phares sabrer l'ombre.

XVIII

Le soir pense dans son ombre
Comme des yeux clos,
Des pensées tristes lui naissent
Comme des hiboux.
– J'avoue la nuit et l'attente.

Premier quartier de la lune.
Son disque d'argent
Que vient de planter au ciel,
Soudain réveillé,
Le beau discobole antique.

XIX

Pour endormir mon chagrin,
Je me dis des contes.
Un jour, un pauvre bossu,
Pour cacher sa bosse,
Portait un sac sur son dos.

Le petit gars braille encore !
Dieu ! te tairas-tu ?
Le bromure est éventé.
– Les vieux chagrins braillent
À réveiller les voisins.

Le retour de l'enfant prodigue

Au docteur René Pacaud

I

Ouvrez cette porte où je pleure.

La nuit s'infiltre dans mon âme
Où vient de s'éteindre l'espoir,

Et tant ressemble au vent ma plainte
Que les chiens n'ont pas aboyé.

Ouvrez-moi la porte, et me faites
Une aumône de la clarté
Où gît le bonheur sous vos lampes.
Partout, j'ai cherché l'Introuvable.
Sur des routes que trop de pas
Ont broyées jadis en poussière.

Dans une auberge où le vin rouge
Rappelait d'innombrables crimes,
Et sur les balcons du dressoir,
Les assiettes, la face pâle
Des vagabonds illuminés
Tombés là au bout de leur rêve.

À l'aurore, quand les montagnes
Se couvrent d'un châle de brume.

Au carrefour d'un vieux village
Sans amour, par un soir obscur,
Et le cœur qu'on avait cru mort
Surpris par un retour de flamme,

Un jour, au bout d'une jetée,
Après un départ, quand sont tièdes
Encor les anneaux de l'étreinte
Des câbles, et que se referme,

Sur l'affreux vide d'elle-même,
Une main cherchant à saisir
La forme enfuie d'une autre main,
Un jour, au bout d'une jetée...
Partout, j'ai cherché l'Introuvable.

Dans les grincements des express
Où les silences des arrêts

S’emplissent des noms des stations.

Dans une plaine où des étangs
S’ouvraient au ciel tels des yeux clairs.

Dans les livres qui sont des blancs
Laissés en marge de la vie,
Où des auditeurs ont inscrit,
De la conférence des choses,
De confuses annotations
Prises comme à la dérobée.

Devant ceux qui me dévisagent,

Et ceux qui me vouent de la haine,
Et dans la raison devinée
De la haine dont ils m’accablent.

Je ne savais plus, du pays,
Mériter une paix échue
Des choses simples et bien sues.

Trop de fumées ont enseigné
Au port le chemin de l’azur,
Et l’eau trépignait d’impatience
Contre les portes des écluses.

Ouvrez cette porte où je pleure.

La nuit s’infiltre dans mon âme
Où vient de s’éteindre l’espoir,

Et tant ressemble au vent ma plainte

Que les chiens n'ont pas aboyé.

Ouvrez-moi la porte, et me faites
Une aumône de la clarté
Où gît le bonheur sous vos lampes.

II

Ce n'est pas le cœur qui manque,
Ni le désir rassasié,
Mais la route qu'on étire
Qui fait défaut tout à coup.

Elle tient à nous depuis
Les premiers pas du départ,
Notre marche la déroule
Derrière nous sans relâche.

Mais quand finit l'amplitude,
Elle se raidit soudain

Comme un fil de cerf-volant,
Et qui rappelle à la terre
L'incontrôlable ascension,
L'immense besoin d'azur.

Ce n'est pas le cœur qui manque,
Ni le désir rassasié ;
Mais c'est la route par quoi
Mon âme tient au passé.

III

Les heures s'égrènent sans cesse

De l'immobilité du temps,
Et dans le sablier, la chute,
Sans fin, recommence toujours
De mes espoirs pulvérisés.

Alourdie des douleurs humaines,
L'heure s'écroule avec le sable
Et s'entasse dans un passé
Qu'il faudra de nouveau revivre.

L'avenir n'est rien qu'un retour
Perpétuel sur soi-même,
La vie qu'on reprend à l'inverse,
Un passé toujours ressassé
Comme un sablier qu'on retourne.

Au fond de tous les cœurs s'entasse,
Alourdi des douleurs humaines,
Un passé qu'il faudra revivre.

IV

Merveilleux prélude ébloui
Dans ces beaux matins sûrs d'eux-mêmes,
Quand persiste encore dans l'âme
L'illusion des joies accessibles.

Tout le meilleur de l'avenir
Se livrait alors sans défense,
Et l'aube qu'assiégeait l'orage
Était trop pur pour croire à l'ombre.

Les chemins enseignaient l'espoir,
Et je ne voulais rien savoir
Que cet environnement cher

De mes rêves tronquant l'espace.

Mes pas marquaient, dans la poussière,
Une implacable décision
Dont personne aurait pu dire
Qu'ils ignoraient tout de la vie.

Qui donc aurait pu dire alors
Qu'une si glorieuse démarche
Apprenait la vie sur la pente
Douloureuse d'un Golgotha ?

Et qu'en un retour repenti,
Ce pèlerin de la conquête
Ne serait plus qu'un vagabond
Cherchant ses traces dans le vent.

V

Et pourtant...
Que serais-je devenu
Desserti de ton amour...

La breloque, dont s'éteint,
Au souvenir, le vestige
Qu'elle avivait du passé,
Ne vaut que son pesant d'or,
Au plateau de la balance.

Et pour t'avoir tant aimé,
Enchâssé dans ton étreinte,
Ce cœur, que tu désavouais,
N'allait pas se rajeunir
De l'or dont il était usé.

VI

Comme tout cela est court,
Quand je le vois par la fin.

Je ne me souviens pas
D'avoir été vagabond,
Et je n'en crois pas la route,
Et le vœu que je lui fis,

Comment puis-je recenser,
Sans plus rien que ma mémoire,
Des passés qui s'interceptent :
Un passé rapetissé
Dans ma mémoire lasse.

Je suis stable, maintenant,
Circonscrit dans un exergue
Qu'est ce grand mur tout autour
De la maison du retour.

Que m'importe l'horizon,
Et qu'il recule toujours
Devant celui qui s'y voue.

Maintenant que je demeure,
La distance la plus grande
C'est ce que mon œil mesure.

L'invitation au retour

Reviens au pays sans amour,
Pleurer sur tes anciennes larmes.

Reviens au pays sans douceur,
Où dort ton passé sous la cendre.

Ce que tu crus laisser mourir
Bondira de nouveau vers toi,
Car les pas sonnent, sur la route,
Du plus loin qu'on vienne et vieilli.

Tes recherches au loin sont vaines,
Puisque la distance et le temps,
Avec soi, ne permettent pas
De rapporter ce qu'on a trouvé.

Reviens au pays sans amour,
À la vie cruelle pour toi,
Avec une besace vide
Et ton grand cœur désabusé.

Aube

Toc, toc, toc, les sabots cognent
Sur les pavés de la rue.

Souffrir d'une aube qui tarde...
Toc, toc, la lampe se meurt.

Et mon cœur inlassable,
Dont je croyais tout savoir,
Revient doucement frapper
À la porte du rêve.

Toc, toc, toc.

Paysage

La nuit claire est à l'insomnie,
Le jardin porte un chant d'oiseau
Comme on se complaît à sa peine.

Cela convient à ma tristesse,
Dans la plaine, aux grands peupliers
Semblables à des échassiers
Immobiles sur une patte.

Cela convient à ma fenêtre
Entr'ouverte, comme une oreille,
À l'écho de mes souvenirs.

Serti dans ton souvenir

Pourquoi croire désormais
À ce retour impossible ?

Rien de la fumée n'est plus
Se détachant sur l'azur.

Dans la passe les bouées,
Ainsi que des feux follets,
(Mon Dieu ! c'est là qu'est son corps)
Seront dorénavant seules,
À rappeler des souvenirs.

Pourquoi marquer sur la route,
Comme le poteau frontière
De mon attente, debout,
Assignant, du plus loin, le
Retour d'un voyage absurde.

La poussière est sur la route
Des espoirs pulvérisés
Que des pas broieront encore.

Tel obstiné à l'espoir
Le Père attend le Prodigue,

Ainsi, pieusement, mon cœur
Serti dans ton souvenir.

Divers

Sur la 45e

Comme ta musique est vaine
Ce soir, petit phonographe.

Tes mélodies sont figées
Dans la cire de tes disques,
Il n'est pas, en ton ressort,
De plus pressantes détentes
Que celles amassées dans l'âme.

Car la mer chante, ce soir,
Sur l'axe élu de mon cœur.

Comme ta musique est vaine
Ce soir, petit phonographe.

Tes plus belles mélodies,
De tristesse et de gaîté,
Ne nous distrairont jamais

Du danger dans le brouillard,
De la peur, toujours accrue,
Quand sollicite l'inconnu
L'appel ému des sirènes.

Comme ta musique est vaine
Ce soir, petit phonographe.

Que peut donc ton répertoire
De symphonies en conserve,
Sinon que faire danser
Et se prendre au sérieux
Le commissaire du bord,
Qui fait fi des philosophes,
En trouvant des inconnus
Par de simples équations

C.Q.F.D.

Images géographiques

Montréal

Au milieu de l'île,
La montagne bombe
Comme un gros moyeu
Où les rues s'emboîtent.

Caché dans un pli de la montagne,
Pareil à une arrière-pensée
De la joie des parcs aériens :
Le cimetière municipal.

Le cimetière est au faîte

Une force centripète,
Et la raison, qu'ont les rues,
D'aller toutes à la montagne.

La ville est sur le fleuve Saint-Laurent,
Comme une roue hydraulique en arrêt
Que l'eau s'efforce de faire tourner.

Montréal est à jamais fixe
Dans le fleuve, en face de Longueuil,
Par ses grandes cheminées d'usines
Plantées partout comme de gros clous.

Le parc

Au parc où jouait mon enfance,
Un malade comptait ses pas
Soutenu par deux belles femmes.

Dans l'allée plus longue que lui,
Dans une allée jusqu'à sa mort.

Ce fut là, autour d'un kiosque,
L'avenir à jamais nié,
Et le bonheur tenant pour nous
Dans l'équilibre des cerceaux.

L'eau jaillit par bonds du bassin,
Ne dirait-on pas qu'il y tombe
Des pierres à courts intervalles.

Un homme, chaque fois qu'il pense,
Pose ses yeux sur le jet d'eau.

Un grand parasol de cristal
S'ouvre dans l'air et se referme
À chaque envolée du jet d'eau.

Les arbres ont beau prononcer
Encore le serment tutélaire,
Le passe vieilli et ridé
Tremblote sur l'eau du bassin.

La vie s'est recroquevillée
Avec les feuilles automnales.

Or, ce fut le soir sur les bancs
Tièdes encore de soleil ;
Aux lèvres, la rosée déjà.

L'homme qui regardait le jet d'eau
Entendit l'ombre murmurer
Des phrases qu'il reconnaissait
Appartenant à sa mémoire.

Des vers bien comptés, lents et chers,
Comme les pas du grand malade,
Dans une allée jusqu'à sa mort.

Alors, seulement, il comprit.

Pour pleurer, ce ne fut pas trop,
De l'ombre amassée en le coin
Le plus obscur du parc ancien.

Les heures perdues

Non, ce ne fut pas celles

Passées auprès de vous,
Petite Marielle.

Si je me souviens bien,
L'air poussa un soupir
Comme un coup d'éventail.

Et après chaque aveu,
Vous fermiez vos yeux pour,
Au dedans de vous-même,
Voir si c'était bien ça.

J'étais alors si heureux
De retrouver chaque fois,
Deux miniatures de moi,
Aux miroirs de vos pupilles.

L'adieu

Ce matin de ton départ,
Se le souvenir ensemble...

Pareille à une eau qui bout,
La mer fumait au lointain ;
Puis le brouillard approcha
Si près de nous l'horizon
Que ta barque disparut
À une portée de voix.

La voile n'était déjà plus
Qu'un espace vague ajouté
À l'infini de la distance,
Que j'entendais encor les mots
Qui devaient clore ton adieu.

Or, quand la brume se leva,
Et que reprit, le paysage,
La décision de ses contours
Comme dans le champ d'une lunette
Dont on rétablit la mise au point,

Ta voile ne parvint même pas,
Trop petite, à distraire l'azur.

Images de poèmes irréalisés

Intérieur

Une « horloge grand-père »,
Ô ce cercueil debout
Et fermé sur le temps.

Ce cadran pâle au fond de l'ombre,
Une face qui n'a plus d'âge.

Le clavier,
Un rictus.

Le croissant par la fenêtre,
Une découpure d'ongle.

Et le pendule se balance
Comme une hache à deux tranchants.

En voyage

Le *steamer* entouré d'écume,
Comme sur d'immondes crachats.

La fumée bondit soudaine,
Comme un lâcher de corbeaux.

Deux remorqueurs costauds.
La sirène sollicitait l'inconnu.
L'anneau de fer sur les quais,
Les anneaux de fiançailles
Des marins morts pour la mer.

Poèmes,
de Jean Aubert Loranger (1896-1942),
ont été publiés à Montréal, en 1922,
par L. Ad. Morissette.

ISBN : 978-2-89816-676-1
© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2022

– 1 677e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org